Créteil se raconte



11

Juin 2009

3 Les légendaires maçons de la Creuse

8 Vie de quartier aux Emouleuses

Une famille du Cantal au bord de la Marne

Entre la ferme Pagès et la baignade Sainte-Catherine

Résistants fusillés et résistants rescapés des camps de la mort

Une maison pleine de souvenirs

A l'école d'architecture des Bleuets

Les légendaires maçons de la Creuse

Avec son soleil timide, le printemps s'annonce à petits pas en cette après-midi d'avril. Monsieur Chavignaud en profite pour semer des salades dans son jardin. Sa maison est à la limite de Bonneuil, au pied des immeubles de la rue des Emouleuses.

Originaire de la Creuse, il me parle de cette tradition locale qui remonte au Moyen-Age, et qui veut que l'on soit maçon de père en fils. Vivant au cœur d'un pays où règne le granite, les creusois avaient toutes les aptitudes à travailler la pierre.
Très pauvres et endettés, cultivant avec difficulté de minuscules propriétés peu rentables, les habitants de La Marche (ancien nom de la Creuse) ont répondu nombreux à l'appel de Richelieu pour venir construire la digue de La Rochelle. Ils sont ensuite partis travailler dans toute la France, et en particulier à Paris, Lyon et Saint-Etienne.

Les départs s'étalaient du 1er mars au 15 avril. Les hommes d'un même village partaient ensemble pour un long voyage à pied. En 1830, il fallait encore quatre jours pour arriver à Orléans, en faisant quarante kilomètres par jour. L'été, dans les villages, il ne restait que les vieillards, les femmes et les jeunes enfants, pour effectuer les travaux pénibles des champs. Les femmes labouraient, fauchaient, semaient, pendant que les enfants gardaient les troupeaux.



La chanson des maçons de la Creuse a été écrite, entre 1855 et 1860, par Jean Petit, dit Jan dau Boueix, tailleur de pierres puis entrepreneur. Autrefois beaucoup chantée par les ouvriers creusois, cette chanson est considérée comme l'hymne du département.

Les maçons de la Creuse.

1.

On chante des chansons
De toutes les manières,
Des filles, des garçons,
Des bergers, des bergères.
Pour tout vous raconter
La chose est ennuyeuse,
Et je vais vous chanter
Les maçons de la Creuse

2.

Arrive le printemps
Ils quittent leur chaumière,
Laissent leurs vieux parents
Leurs enfants et leur mère.
Bien plus d'un désespoir
Des filles amoureuses !
Ell's vont dire au revoir
Aux maçons de la Creuse.

3.

Les voilà tous partis
Pour faire leur campagne;
On va les voir partout,
En Bourgogne, en Champagne,
A Paris et ailleurs.
Leur vie est laborieuse,
Ce sont des travailleurs
Les maçons de la Creuse

4.

Voyez le Panthéon,
Voyez les Tuileries,
Le Louvre et l'Odéon,
Le Palais d'l'Industrie.
De tous ces monuments
La France est orgueilleuse;
Ell' doit cet agrément
Aux maçons de la Creuse.

Les hommes revenaient entre la mi-novembre et la mi-décembre, parfois tous les deux ans, ou tous les quatre à cinq ans, en fonction de leurs économies et des chantiers qui se présentaient. Chaque foyer attendait avec impatience le retour du maçon car ses économies permettaient de faire vivre la famille, de rembourser les dettes et d'acheter de nouvelles terres pour agrandir la propriété. Près de 45 000 de ses habitants ont ainsi émigré de la Creuse.
On leur doit la construction des principaux monuments de la Capitale : le Panthéon, les Tuileries, le Louvre et l'Odéon.

Après la seconde guerre mondiale, le manque de travail va accentuer la migration des provinciaux qui montent en région parisienne. Les parents de monsieur Chavignaud se retrouvent à Saint-Maur, où ils se marient en 1950. Ils habitent à l'époque

dans l'impasse de l'égalité, près de la gare de Saint-Maur-Créteil. Tous les habitants de l'impasse sont Creusois, et le soir, c'est en patois que l'on parle d'un bout à l'autre de la rue. Tout près passe le train qui va jusqu'à Bastille. Lorsqu'il est en grève, les gens vont à Paris à pied par les voies. Le grand-père de monsieur Chavignaud était maçon, son père rompt la tradition mais reste dans le bâtiment et devient menuisier. Toute sa vie professionnelle va se dérouler en région parisienne.
Depuis qu'ils sont à la retraite, ses parents font le chemin inverse et vont passer la belle saison en Creuse.

Jean-Claude Chavignaud, lui, sera directeur d'école. Né à Créteil, il grandit au milieu des champs de blé. Au bout de sa maison, on apercevait le phare de la tour Eiffel précise-t-il. La rue des Vignes n'est alors qu'un chemin de terre. La famille va ramasser les restes de blé pour nourrir les quelques 80 lapins qu'elle possède. Quatre générations vivent ensemble dans la maison familiale. Les enfants vont jouer dans les champs environnants. Un matin, ils voient arriver des ouvriers, principalement des espagnols et des italiens, qui vont construire le Mont-Mesly. Ils sont employés par la société Astaldi. Un grand remblai de terre s'élève peu à peu pendant les travaux, les enfants vont y jouer.

Vers la fin des années 50, la première tour s'élève, place du Petit-Bois. De nouvelles populations viennent habiter ces logements neufs. Autres pays, autres cultures : certains promènent un fennec en laisse, d'autres élèvent quelques poules dans leur appartement. La terre a été remplacée par du béton, regrette monsieur Chavignaud, c'est dommage, elle est grasse, forte, difficile à travailler mais très productive. Monsieur Chavignaud est allé à l'école à Bonneuil. On se sentait plus proche de Bonneuil que de Créteil, précise-t-il. On y faisait aussi nos courses, et certaines démarches administratives.





La rue du petit bois. Photo : Archives municipales

Les « Auvergnats de Paris », comme on les appelle, ont rapidement créé des associations qui leur permettaient de se retrouver et de s'entraider loin du pays. Ces amicales regroupaient leurs adhérents soit en fonction de leur origine géographique (par ville, village ou canton), soit en fonction de la localité où ils sont venus s'installer.
Créteil n'échappe pas à la tradition puisqu'en 1937, on trouve déjà trace d'une amicale auvergnate, mentionnée dans les délibérations du Conseil municipal, qui organise à l'époque un « bal de nuit ».

L'association « Les Amis du Massif central » a été créée en 1983. L'idée est lancée à l'occasion d'une émission de Radio Créteil dont monsieur Chavignaud était animateur. L'invité

du jour, le lozérien André Maurin, propose de faire appel aux originaires du Massif central vivant à Créteil, par l'intermédiaire du journal municipal. Cinq ou six personnes se firent connaître. L'amicale était née. Elle compte aujourd'hui 200 adhérents sur Créteil et les villes limitrophes. En 2003, elle a fêté ses 20 ans d'existence autour d'un aligot géant organisé à la salle Duhamel pour 350 personnes.

Monsieur Chavignaud me raccompagne au bout du jardin et me parle encore du liais, cette pierre très solide extraite des carrières de Créteil, que Viollet-le-Duc a fait utiliser pour construire notamment les marches du Palais de Justice de Paris.

Le liais de Créteil était une pierre calcaire renommée aux qualités exceptionnelles. Elle servait pour la sculpture. De nombreuses carrières existaient à Créteil, dès le Moyen-Age et jusqu'au milieu du 19ème siècle.

En digne fils de maçon, il reste sensible à la beauté de la pierre !



Vie de quartier aux Emouleuses

En ce moment, me dit Simone Doucet-Degalet, je retrouve différents amis originaires du quartier des Emouleuses par l'intermédiaire de Facebook.

Simone est née en 1953. A l'époque, ses parents habitent une chambre d'hôtel à Paris.
Arrive l'hiver 1954, et le fameux appel de l'Abbé Pierre, suite à la mort dans la rue de personnes sans-abri. Deux villes sont sollicitées pour construire des logements : Sarcelles et Créteil. Le quartier du Mont-Mesly sort de terre. La totalité des immeubles des Emouleuses sera mis en service en 1958. L'ensemble se compose de six bâtiments, soit 240 logements de transit, répartis de chaque côté de l'avenue Paul Casalis.

Les Emouleuses en 1958 Photo : Archives municipales



Les parents de Simone arrivent aux Emouleuses en février 1956. A l'époque, trois bâtiments sont déjà construits. Il n'y a aucun magasin autour. Ce sont des marchands ambulants qui passent régulièrement, le marchand de fruits et légumes, le rémouleur, ou celui que l'on appelle « le marchand de saucisson ». Le coiffeur vient à domicile.



Les Emouleuses en 1959. Photo : Archives municipales

L'ambiance est familiale. Tout le monde se connaît. On va parfois faire ses courses en robe de chambre. Les revenus sont très modestes, alors on invente des solutions. Les mères de famille ne peuvent pas tout acheter, aussi chacune achète un produit, l'une le beurre, l'autre le sucre, une autre le café, et puis l'on partage. Les marchands font crédit jusqu'à la fin du mois, puis ils viennent se faire payer, et ils recommencent à faire crédit pour le mois suivant.

Dans les années 1960, un petit Famiprix s'installe (où est aujourd'hui la crèche Amédée Laplace). On va y faire ses courses. Il n'y a pas de télévision, chacun est dehors et tout le monde se connaît. On mange les frites dans des cornets en papier journal. Quand le marchand de glaces arrive dans la rue, on appelle les parents.



La cité des Emouleuses. Document : famille Doucet-Defalet

Vers 1959, Simone entre à l'école élémentaire, à Casalis, qui s'appelle alors l'école du petit bois. Comme il n'y a pas assez de salles de classe, les enfants sont installés dans des wagons désaffectés. Au fond, un poêle réchauffe ce petit monde.



Il faut amener ses chaussons à l'école pour ne pas salir la classe.
Ensuite, l'école Camus va être construite.

Les enfants jouent beaucoup dehors. Ils fabriquent des chariots avec des planches et des roues. Mon frère faisait du théâtre et des marionnettes avec des copains, m'explique Simone. L'hiver, on allait au cinéma tous les dimanche après-midi, au Gémini. L'été, on préférait la piscine Henri, dans la Marne, près du pont en pierre, du côté des « Blockhaus ». Plus tard, je suis allée au cinéma « Le Pompadour » après le cimetière, vers Maisons-Alfort.



Nous étions voisins de madame Maude Désandré. Il y avait aussi madame Millerand, qui était très active à l'église Saint-Michel. Nous avions quelques célébrités aux Emouleuses, notamment une jeune comédienne, Evelyne Dassas. Elle habitait le quartier et recevait Francis Blanche et Darry Cowl. Ce dernier arrivait dans sa 2 CV avec un klaxon qui imitait la vache !

L'école Casalis vers 1970
Photo : Archives municipales

A l'école Camus
Photo : Famille Doucet-Degalet

A l'époque, ceux des Emouleuses n'étaient pas accueillis à Doyen. Alors, avec ATD (Aide à Toutes Détresses), on a construit le club Adam. A l'origine, deux jeunes qui sont venus organiser des activités, des jeux, des fêtes. Puis nous avons tous construit ce club. Il y avait un atelier mécanique, une bibliothèque (qui deviendra Bibli-Mesly), des jeux : flipper, baby-foot …

Grâce à ATD, mes frères ont fait des voyages à l'étranger. Ma mère, madame Degalet, faisait beaucoup de bénévolat avec le mouvement ATD Quart-Monde, ainsi qu'au Secours Catholique. On allait à la cantine de l'école Victor Hugo qui fournissait des repas pour les personnes âgées du quartier aux revenus modestes.

Ce n'est pas si vieux, tout cela, mais quand j'en parle à mes petits enfants, ils ont l'impression que cela remonte à l'époque des dinosaures, me dit Simone. Alors, pour qu'ils connaissent aussi ce passé, elle s'est mise à écrire et à faire des recherches sur Internet, pour témoigner de cette vie de quartier chaleureuse, si vivante et si proche dans ses souvenirs.



Simone Doucet
Photo :
Famille Doucet-Degalet



Place de l'Abbaye
vers 1965
Photo :
Famille Doucet-Degalet

Une famille du Cantal au bord de la Marne

Vitrac, Saint-Mamet, au cœur du Cantal, sont des bourgades aux noms familiers pour les amateurs de confiture !



La rue des écoles en 1970. Photo : Archives municipales

Monsieur René Courbaize est précisément natif de Saint-Mamet, à côté de Vitrac. Son père, né en 1924, est originaire d'une famille de fermiers qui comptait huit enfants. Il monte du Cantal à Paris en 1945. Il y rencontre sa femme, et le couple s'installe rue de Charonne, dans le 11ème arrondissement. Monsieur Courbaize-père travaille d'abord dans les déménagements, puis, comme beaucoup d'auvergnats, dans le charbon, puis enfin dans l'électroménager. Son épouse travaille à l'UGAP, au rectorat. Ils vont avoir six enfants. Arrive l'hiver 1954, avec le célèbre appel de l'Abbé Pierre. C'est à cette époque que la famille Courbaize emménage à Créteil. Elle compte alors quatre enfants, et un logement plus grand est devenu nécessaire. C'est dans une maison, rue des écoles, qu'elle va trouver son nouveau point d'attache. Les enfants vont fréquenter l'école Victor Hugo. La vie dans le quartier ressemble à celle d'un petit village, on se promène au bord de la Marne,

on fait ses courses dans la « Grande Rue ». Un certain nombre d'Auvergnats habitent déjà Créteil. En 1920, on dénombrait ainsi quinze originaires du Cantal. Les « Pagès », qui tiennent une ferme à Créteil, sont originaires d'Auvergne, de même que les « Calmels » qui vendent des fruits et légumes.

En 1983 est créée à Créteil l'association « Les amis du Massif Central », dont Marcel Courbaize, le père de René Courbaize, sera le Président. Elle est toujours active à ce jour.

L'école Victor Hugo
Photo :
Archives municipales



Entre la ferme Pagès et la baignade Sainte-Catherine

De Madame Goujon, habitant aujourd'hui en Ille et Vilaine, nous avons reçu le témoignage suivant :

« J'ai vécu à Créteil d'avril 1944 à avril 1962, date de mon mariage à l'église Saint-Christophe, puis je suis partie en Seine-Maritime, et en Bretagne depuis 1970.

Quand je suis arrivée à Créteil, il y avait à peu près 10 000 habitants. J'habitais à l'époque un pavillon avenue du Chapitre. Au bout, un escalier descendait au bord de Marne où mon père allait souvent pêcher et où nous ramassions des têtards. Nous y avons fait de belles promenades, de la ferme Pagès où l'on prenait quelquefois le lait, en passant par le « Petit cochon de lait » jusqu'au Port de Bonneuil, sans oublier l'Arche de Noé. On se promenait aussi dans le bois Dupeyroux, qui n'existe plus.

Enfants, avec mes frères et sœur, nous allions à l'école Victor Hugo où l'instituteur des garçons était monsieur Allezard (voir article sur la vie de Louis Allezard dans le numéro 10 de Créteil se raconte). On allait aussi avec l'école à la baignade Sainte-Catherine où monsieur et madame Casteur nous ont appris à nager. Notre professeur de gymnastique était Madame Dassibat. On allait chercher le pain à la boulangerie Beuvin.



L'arche de Noël
Photo :
Archives municipales

Nous faisions partie de l'USC pour la gymnastique, le patin à roulettes, et chaque année, on faisait une fête et on défilait jusqu'au stade avec Monsieur Desmond (le stade porte maintenant son nom, la vie de Monsieur Desmond est évoquée dans *Créteil se raconte n° 9*).

J'ai fréquenté les Cours Asselineau pendant deux ans, puis j'ai travaillé à Paris. Il n'y avait pas de métro, il fallait prendre le bus 104 jusqu'à Charenton-Ecoles pour y accéder. Maman a habité longtemps rue de la Plumerette, jusqu'à son décès en janvier 1990 ».

Résistants fusillés et résistants réscapés des camps de la mort

« C'était un temps déraisonnable,
on avait mis les morts à table… » Aragon

Créteil, 8 octobre 1943

En embuscade sur le bras du Chapitre, un petit vent d'automne frisquet et sournois, attendait le lever du jour pour nettoyer les lieux en soufflant sur les brumes paresseuses qui profitaient de ce répit avant dispersion pour finir leur nuitée humide.

Dans l'étable de la ferme Pages, revenues de leurs rêves de prairie, les vaches commençaient à piétiner leurs impatiences de foin.

A quelques dizaines de mètres de là dans la lourde bâtisse qui se dressait au 37 de la rue du Moulin, aucun des habitants au presque bout de sa nuit n'avait encore fait claquer ses volets.

Ce bâtiment sans élégance s'était longtemps appelé « la maison Barriquand », du nom de son premier propriétaire, avant qu'elle ne fasse un brin d'extravagance avec l'actualité littéraire et connaisse même un temps de notoire célébrité pour avoir servi de gîte au rêve de vie en collectivité créatrice, des écrivains et artistes de l'Abbaye de Créteil.

C'était en 1906 ; depuis, bien de l'eau de Marne ordinaire avait coulé sous le pont vestige du moulin brûlé et la vaste demeure était devenue un immeuble locatif paisible et anodin où vivaient plusieurs familles.

Peu avant 6 heures, ce 8 octobre 1943, on frappa à la porte de l'appartement du rez de chaussée occupé par la famille de Ronne, et un plausible fonctionnaire qui pouvait être des

« Postes, télégraphes, téléphone » de la Grande Rue, annonça la livraison d'un petit bleu : « Télégramme pour monsieur Paul de Ronne ».

Madame de Ronne ouvrit la porte et sept hommes armés, en uniformes investirent l'appartement. Madame de Ronne et sa fille furent bousculées et contenues dans la salle à manger, une arme pointée sur l'abdomen.

Paul et Gaby, les deux fils présents au domicile, furent tirés de leurs lits sans ménagement… La Gestapo, bien évidemment, n'avait pas fait irruption par hasard ou simple routine au 37 rue du Moulin…

Paul de Ronne est né en 1916 en Belgique de parents français. Les démarches nécessaires à sa requalification (…) n'ayant pas été effectuées en leur temps, il était resté citoyen d'Outre-Quiévain. C'est donc sous l'uniforme belge qu'il effectuera son service militaire et qu'il participera en mai-juin 1940 à la débâcle ; la déferlante verte de gris le propulsera loin dans le sud de la France.

En septembre, il remontera à Créteil, en civil et se fondra dans la masse anéantie d'un peuple abasourdi. Retour à son métier d'électromécanicien : travail-famille-famille-travail et du vague à l'âme, des pensées salvatrices en germination pour la Patrie sous les staccatos de la musique des bottes…

La coexistence avec les occupants allemands mit bien vite des idées sauvages dans bien des têtes et bien plus vite encore dans celles et ceux qui souffraient encore dans leurs corps et dans leurs cœurs, des séquelles de l'abominable Grande Guerre.

Chez les de Ronne, les allemands, qu'on disait : « les boches », on les aimait pas du tout et, cette détestation, chez eux aussi, datait de la guerre d'avant. En 1905, pour raisons professionnelles, Lucien et Marie de Ronne, français de France étaient partis s'installer dans un faubourg de Bruxelles. En 1916, peu avant la naissance de Paul, son fils cadet, Lucien est réquisitionné par l'occupant en mal de main d'œuvre et affecté dans une mine en Silésie. Un sale séjour qui lui laissera de lourdes



Paul de Ronne en 1939
Photo : Archives familiales



Lucien de Ronne
Photo : Archives familiales



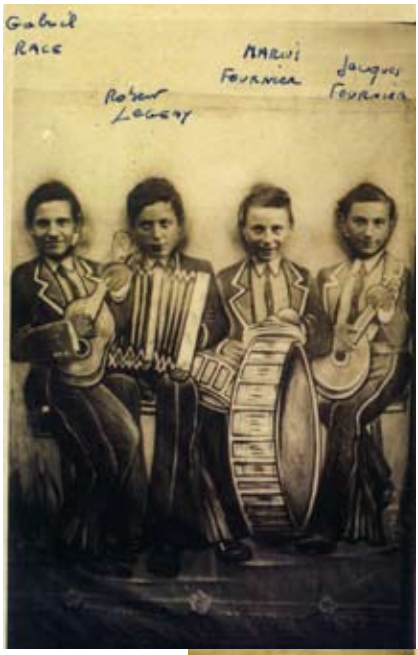
Marie de Ronne
Photo :
Archives familiales

séquelles et hypothèquera lourdement son chemin de vie. Lucien décèdera en 1920 et Marie, avec ses quatre enfants viendra faire ancrage à Créteil où vivait un restant de famille.
1940 : l'Histoire, décidément, n'en finissait pas, de dérouler son tapis d'orties devant la famille ; il en restait, fond de bouche un détestable goût de cendres, même en salivant beaucoup, ça passait pas, et on peut dire, surtout chez Paul, un petit jeune homme mais une définitive forte personnalité, un farouche idéaliste et on peut dire un écorché aux idées mêlées au cœur : à gauche toute… De l'esprit de résistance, à la Résistance, il ne pouvait pas, ne pas être aspiré…

Le 15 mai 1941 est fondé le Front National pour la Libération de la France ; ce fort mouvement d'affinité communiste se structure, s'organise, s'étend. Paul s'y reconnaît très vite, y adhère et s'y distingue, au point, en dépit de son jeune âge, d'être sollicité par Georges Pouget, le responsable régional, pour créer la section locale de Créteil.
Le Front National s'organise et se développe par mains : chaque responsable recrute, forme et contrôle cinq résistants. Paul met en place une première main cristolienne (Pressoir-Petitpas-Voisin-Julien-Chevillot) et bientôt une seconde avec Gaby, son jeune frère, puis une troisième…
Les mains du Front National s'activent nuitamment : propagande bien sûr, distribution de tracts, journaux, pose d'affiches, peinture de croix de Lorraine sur les portes et façades des domiciles de pétainistes ou collaborateurs notoires, girouettage et falsification de panneaux de signalisation et d'orientation…A intervalles réguliers, en tant que d'opportunités, certaines nuits seront plus chaudes encore, de plus en plus risquées : les mains partiront en commandos pour aller bloquer des aiguillages, saboter des commandes de sémaphores…
Créteil, alors, ne manque pas de boqueteaux propices ; pour

fomenter les bons coups en toute sécurité, on se réunit dans les pénombres rurales : chemin de Brévannes, chemin des vaches…

1943 est une année cruciale pour la Résistance qui monte en puissance. Le temps se fait de plus en plus long, on s'accommode d'autant moins de l'occupation qu'elle génère des avatars dont la montée des privations au quotidien n'est pas le moins insupportable.



Les petits joyeux avant la Résistance
Photo :
Archives familiales

Le 4 septembre 1942, le Gauleiter Sauckel avait ordonné le volontariat forcé des hommes nés en 1920-21-22 et le gouvernement de Vichy au faîte de sa politique de collaboration surenchérira en instituant le STO, une cynique déportation du travail. Il y aura ceux qui partiront, à leur corps défendant et ceux qui s'esbigneront, réfractaires, clandestins qui iront grossir les rangs des mouvements de résistance et des maquis.

Début 1943, c'est le moment aussi où les responsables locaux de la Résistance sont incités à étoffer leur recrutement en vue de la préparation d'opérations conséquentes dont on commence à rêver, comme de la commémoration de Valmy…

A Créteil, conformément aux directives reçues, Paul De Ronne s'engage dans le renforcement de sa section locale.



Dans le Créteil de l'occupation, nonobstant la grisaille ambiante, la Grande Rue et ses alentours, les très anciens, s'en souviennent encore, une fameuse bande de p'tits joyeux bruissait et vibrionnait dans les fêtes populaires, les bals, les sorties du cinéma : Le Régina et dans les bistrots : chez Calmels, chez Hornoy, chez Marty, Chez Pimont…

Pas du méchant : du sonore en éclats, une volée d'étourneaux



pagailleurs ; tireurs de sonnettes, froisseurs de juponnailles, ébouriffeurs de filles, bruyants de leur bouche et fameux éructeurs de bocheries… Une bande de gars francs du collier, pleins d'énergie bridée, la crête un peu rouge, on peut dire, de leurs idées sociales généreuses et de leur patriotisme rentré.

En février-mars 1943, Paul De Ronne repèrera, observera, approchera, recrutera puis formera plusieurs de ces jeunes hommes et parmi eux, Robert Legeay, 19 ans, et Jean Jaguin, 17 ans, qui aura fait menterie sur son âge.



Robert Legeay
Photo :
Archives familiales

Le recrutement fut judicieux, les jeunes donnèrent tant et tant le meilleur d'eux-mêmes, leur intégration fut si remarquable que, en juin 1943, lorsque les maquis firent appel pour gonfler leurs effectifs pour préparer une grande manœuvre concertée à l'automne, plusieurs d'entre eux dont Jean Jaguin et Robert Legeay furent jugés aptes à faire le grand saut.

Début juillet 1943, les deux inséparables, via La Souterraine, intégreront un maquis de Corrèze. Mais, passé le temps de la découverte, des maniements d'armes, des exaltations ; la vie dans le maquis ne correspondit pas à leurs attentes : routine, inaction, désoeuvrement, déceptions idéologiques, exactions, bleus à l'âme, bleus au cœur… nul jamais ne saura… fin septembre, Jean et Robert décidèrent de quitter leur faction et de remonter vers leur Créteil.

Ils n'y arriveront jamais. Jamais plus ils ne nageront à la baignade du Petit Trouville, jamais plus, ils ne feront danser les filles au Petit Venise…

En gare de Vierzon, Jean et Robert sont fouillés. La découverte dans leurs paquetages de bâtons de dynamite et d'une arme de poing en pièces, enroulés dans leurs couvertures va les conduire à la prison de Bourges de sinistre réputation et mémoire.

Pourquoi et pourquoi un tel acte insensé ? Pourquoi et pourquoi une telle ingénuité ? Pourquoi et pourquoi une telle inconsciente aberration ? Pourquoi et pourquoi ? Nul jamais ne saura…
Pendant des jours et des jours sous la torture et d'indicibles souffrances, Jean et Robert tiendront et tiendront et finiront par lâcher le nom de leur guide en Résistance…
Le 8 octobre 1943, Paul de Ronne et son jeune frère Gaby sont cueillis à leur domicile par la Gestapo.
Rien, rien ne pouvait expliquer cette descente. La veille encore, Paul avait réuni ses responsables : Lemoine, Gabereau, Paris, Delaitre pour définir les actions à conduire pour les semaines à venir. Rien, rien vraiment : la section cristolienne du FN manoeuvrait avec une circonspection extrême, filocheurs de murailles, efficaces et transparents, plus gris que gris dans les pénombres.
Rien, rien, vraiment sauf l'improbable errance dans leur tête en adolescence de deux trop jeunes gars…

8 octobre 1943, donc Gaby et Paul les mains ficelées assistent à la fouille méthodique de l'appartement ; elle n'est pas vraiment infructueuse : dans le poêle Godin, plusieurs pages froissées de « La Marseillaise », attendaient l'allumette pour lancer la flambée du matin, voire…
Pour Gaby et Paul, c'est le début de la grande mésaventure ; ils sont fourrés sans ménagement, dans deux tractions avant noires et conduits à la prison de Fresnes puis transférés quelques heures plus tard, à Paris, au 11 rue des Saussaies, l'ancien Ministère de l'Intérieur.
Dans une salle grise où l'on fait se délier les langues, ils sont menottés à deux chaises ; ils vont subir leur premier interrogatoire. Ils sont accusés d'actes de résistance, puis on leur fait savoir qu'ils ont été dénoncés, et Paul nommément comme chef de la Résistance à Créteil, par Jean Jaguin et

Robert Legeay, avec qui, par ailleurs, ils sont menacés d'une confrontation… qui n'aura jamais lieu.

Mais leur calme détermination, leurs dénégations réitérées exaspèrent : « Non, ils n'appartiennent pas à la Résistance, non, ils ne connaissent pas Jean Jaguin et Robert Legeay ». Alors bien vite, tout bascule et l'on passe de la pression d'un rude interrogatoire, aux violences verbales, à la torture : la trique, les coups, les brûlures…



Gaby de Ronne
Photo :
Archives familiales

Le premier jour, les tortionnaires vont s'acharner sur Gaby le plus fragile, apparemment… Abominablement torturé au plus intime de son corps, le jeunet, mis en pièces, ne lâchera rien. Il sera rejeté pantelant dans sa cellule de Fresnes ; il y gémira plusieurs jours durant mais la Gestapo ayant compris qu'il resterait muet ne le passera plus jamais à la question…

Le lendemain, 9 octobre 1943, Paul est confronté à Joyen, Maire-Adjoint de Créteil et responsable local de l'Organisation civile et militaire ; opération infructueuse : droits dans leurs regards, les deux hommes déclarent ne pas se connaître. Joyen ne sera plus inquiété, Paul réintégrera sa cellule à l'isolement complet.

Il en sera extrait encore huit fois pour y subir autant d'interrogatoires de plus en plus rudes, autant de séances de tortures acharnées rythmées par la sinistre schlague, séances d'horreur absolue au cours desquelles ses bourreaux lui perceront les dents à la fraise dentaire à pédales…

A Fresnes, il rencontre le général Delestaingt, chef de l'Armée Secrète ; une rencontre furtive qui le galvanisera. Aux confins extrêmes de l'insoutenable, Paul tient ; il tient, tient et tiendra…

Quand en avril 1944, quatre officiers en grande tenue leur annoncent qu'en raison de leur place et rôle dans la Résistance à Créteil, ils sont condamnés à trente cinq ans de travaux forcés ; eu égard aux souffrances endurées et à la menace absolue,

Gaby et Paul le vivront comme une délivrance. Paul, aujourd'hui encore, va jusqu'à dire : « j'en aurais pleuré de joie ».

Ailleurs, mais Paul ne l'apprendra qu'en juin 1945, le 23 novembre 1943, Jean Jaguin et Robert Legeay ont été fusillés. Condamnés à mort, ils étaient restés, près de deux mois, transis d'effroi en fond de cellule, à attendre l'exécution de la sentence.
De longues semaines de tergiversations au cours desquelles il fut soufflé le tiède et le glacial, successivement, quant à leur sort ; ils étaient très jeunes, ils n'avaient pas été pris en flagrant délit…
En dépit de la situation délétère générale, à Créteil, l'émotion créée par la situation de deux petits gars du pays, avait déclenché une forte mobilisation qui avait entraîné bien des interventions, de notables, notamment.
Mais la période était pas propice à la mansuétude. Elle était, à vrai dire, désastreuse. En cet automne 1943, les attentats s'étaient multipliés contre les militaires allemands et avaient entraîné une furieuse crispation : du sang à rendre au centuple pour le prix du sang…
Il n'y aura donc pas de mansuétude, il n'y aura pas de peine commuée en déportation à vie, il y aura mise à mort par balles…
Quelques heures avant son exécution, Robert Legeay, enfin autorisé à écrire, demande à sa famille de faire revenir son corps à Créteil pour y reposer au cimetière dans la paix de la proximité des siens.
Dans cette lettre pathétique, il dit aussi son amour désespéré pour Geneviève Pagano, l'amie de cœur avec qui il avait pris temporairement (…) de la distance pour entrer dans la clandestinité. Geneviève partira dans le Sud de la France pour y soigner une méchante tuberculose qui l'emportera le 19 avril 1944.



Paul de Ronne
Photo :
Archives familiales



Geneviève et Robert
Photo :
Archives familiales



Lettre de Robert Legeay avant son exécution
Photo :
Archives familiales

Ménagés par leurs entourages, Geneviève et Robert partiront, petits destins froissés, brinqueballés dans les turpitudes de l'époque, avalés par la furie nauséeuse de ce temps, sans avoir jamais rien su de leurs sorts respectifs…

Fin mai 1944 – Huit cents condamnés sont rassemblés au camp de Royal Dieu à Compiegne.
Une prise en charge par la Croix Rouge, une libre déambulation sous les miradors et le bonheur de retrouvailles avec Gaby. Une halte presque sereine et douce avant la plongée dans la pérégrination dans l'horreur, un peu de luminosité d'une clairière avant la traversée de la grande forêt sans lisière, nimbée de « Nacht und Nebel ».

Le 5 juin 1944, chacun dans son wagon à marchandises, chacun dans son convoi, chacun dans sa nasse, Paul et Gaby seront acheminés vers les confins des terres dépouillées d'humanité…

Pour Paul, le premier terminus sera le camp de Neuengamme. Avant d'y revêtir son premier uniforme rayé, d'y subir la tonte et d'aller y occuper un coin de paille sur le galetas d'un baraquement, Paul et ses congénères du troupeau seront rassemblés dans la grande cour pour assister à une cynique, hallucinante cérémonie de bienvenue… Le discours du chef de camps n'eut pas à être grondant et menaçant pour figer les nuques ; dans les secondes qui suivirent, aux gibets dressés en permanence à l'entrée du camp, des condamnés commués en bourreaux procédèrent à la pendaison de trois fuyards russes : soubresauts de pantins, gigotage dissuasif, glaciation des moelles, les nazis étaient grandement passés experts en psychologie appliquée…

Les privations commencèrent le jour même et les travaux épuisants diligentés sous les coups et les ordres aboyés, dès le lendemain avant l'aube.

Pour répondre, probablement, à un pressant besoin de main d'œuvre, ailleurs, Paul quittera bientôt Neuengamme pour Oranienburg.

Dans un silence de crypte, au milieu de sa colonne de réprouvés, il passera, nuque baissée sous la tristement célèbre voûte bannière « Arbeit macht Frei ».

Et puis, ce sera Sachsenhausen ; nouvel habillage, épouillage, nouveau matricule, affectation à l'usine Domag, fabrication de chars, d'obus et séjour disciplinaire dans un StrengKommando : dans l'Allemagne, maintenant désemparée, il faut ici, là, partout, répondre aux besoins les plus criants en main d'œuvre ; nouveau déplacement, nouvelle affectation, le camp des hommes de Ravensbruck et le cérémonial, devenu habi-



tuel, au dos de son vêtement zébré, on ajoute la lettre « B » du ressortissant belge et la croix qui le désigne eu égard à sa lourde condamnation, à une surveillance spéciale.
En septembre 44, en raison de sa qualification d'électricien, Paul sera affecté à Stettin pour y aménager le QG de Himmler.
D'un camp à l'autre, lesté d'un barda léger comme un sac de plumes ; en fond de cœur, quelques espérances aussi : ça ne pouvait pas être pire ailleurs, mais la détresse absolue tresse de si détonnantes illusions…
Pire que pire, hélas, mois après mois, ce le fut, puisque l'espérance de victoire finale avait changé de camp et que l'effort de guerre épuisant l'Allemagne au plus extrême de ses ressources, il ne restait plus pour assurer la survie des innombrables cohortes des camps que des trognons et les rogatons des rogatons pour teinter de famine l'eau tiède des gamelles.
Tout à l'Ouest, on commençait à savourer la délivrance : à Créteil, le 11 octobre 1944, le Comité de Libération Nationale décida de baptiser deux rues de la Ville des noms de Jean Jaguin et Robert Legeay, pour n'oublier jamais, dont acte…

A l'Est, le rythme de l'histoire s'accélère, après la prise de Varsovie, l'armée rouge s'approchant, Paul réintègre Ravensbrück puis à nouveau Sachsenhausen en mars 1945. Tous les déplacements sont effectués sur des wagons plate-forme non couverts. Sous les bombardements incessants des alliés, les condamnés réparent les voies de chemin de fer.
Avril 1945, les armées russes approchent de Berlin. Commence alors, dans l'Allemagne apocalyptique de la débâcle absolue, une hallucinante évacuation à pied des condamnés encore valides. Les colonnes de cinq cents hommes dépenaillés, faméliques s'amenuisent rapidement ; les hommes-ombres se nourrissent (…) de racines, de pissenlits, d'escargots

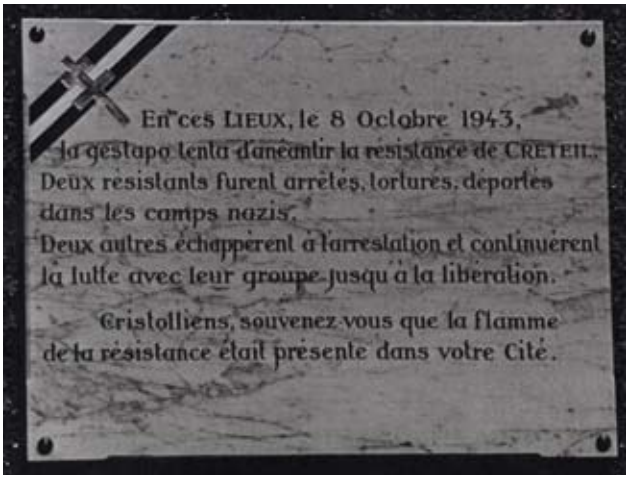
blancs, de feuilles… Tous ceux qui tombent d'épuisement sont abattus.
Bientôt, les rescapés survivants, abandonnés par leurs geôliers, paniqués par l'approche des rouges, seront rejoints par les tanks russes. Au moment où les troupes alliées victorieuses les prendront en charge, les revenants des camps ne seront plus que des carcasses épuisées, flottantes dans leurs guenilles rayées, vestiges de leurs séjours dans les parcs carcéraux, des rescapés émaciés, des regards de cendre incrustés de torsades de barbelés, des revivants…

Paul de Ronne a aujourd'hui plus de 90 ans. Il a reçu la médaille de la ville de Créteil en 2007 lors des vœux du député-Maire.

Paul est conduit à l'hôpital de Schwerin où il sera soigné puis rapatrié vers la France.
Un camion militaire le déposera devant l'église de Créteil le dimanche 28 mai 1945.
Le 15 juin, Gaby, rapatrié en bien piètre état mais vivant, lui aussi, est hospitalisé au Kremlin-Bicêtre.
Paul vient lui rendre visite le jour même ; il porte un crêpe sur sa veste… Ils vont se blottir l'un dans l'autre pour un instant d'éternité d'amour, et pleurer leur maman.
On lui avait tant et tant murmuré que son attente ardente, que ses espoirs de revoir un jour ses deux petits gars étaient chimériques que, de douleur et d'espérance lasse, Marie De Ronne s'était éteinte le 5 mai 1945.

Christian Baumgarth

La plaque apposée sur la maison de la rue du Moulin





La Maison de l'Abbaye

Une maison pleine de souvenirs

Le promeneur qui flâne au bord de l'eau, le long du Bras du Chapître, puis remonte par la rue du Moulin, passe devant l'ancienne maison de l'Abbaye de Créteil, et ne peut s'empêcher, malgré son charme flétri, de ressentir le riche passé de cette maison.

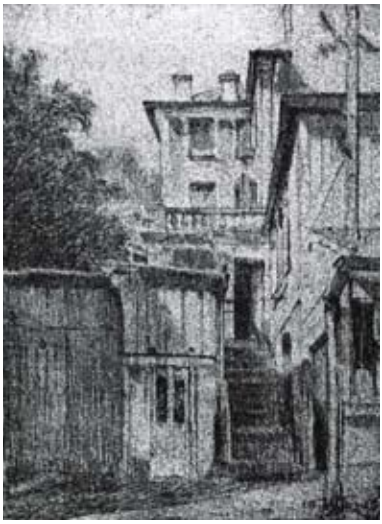
C'est en 1778 que Jean-François Hacquin, restaurateur des tableaux du roi, a le coup de foudre pour Créteil. Il achète une parcelle de terrain à Nicolas-Agoard Dupré et sa sœur Marie-Jeanne. Avec son épouse Marie Gillot, il fait construire leur future demeure. A sa mort, en 1783, la maison reste inachevée. Antoine Brisebarre de Seimprez, ancien secrétaire d'ambassade, en devient locataire, puis propriétaire en 1789. La maison va rester dans la même famille pendant plus d'un siècle.



Façade arrière de la maison
Photo : Famille Emery

A partir de 1816, elle est revendue à cinq reprises à différents parisiens, négociants ou officiers. En 1872, Léon Barriquand (un fabricant d'automobiles) et son épouse, Julie Joséphine Tricot, en deviennent propriétaires. Ils la font agrandir et entourer d'un parc de 6.000 m2. Au décès de M. Barriquand, en 1904, la maison est vidée de ses meubles pour être louée.

C'est à la Toussaint 1906 que René Arcos, Charles Vildrac et Rose Duhamel, son épouse, (la sœur de Georges Duhamel), découvrent cette vaste maison et son grand parc. Ils ont le coup de foudre pour ce site où ils vont pouvoir établir la communauté artistique qu'ils ont fondée, et qui prendra le nom de « l'Abbaye de Créteil ». On connait la suite de l'histoire, que l'on peut retrouver dans le carnet de voyages cristoliens n° 6, édité par la Direction de la Culture en 2007.



Maison de l'Abbaye
Dessin d'Albert Gleizes

Mais qu'est devenue la maison, après le départ des membres de la communauté, en février 1908 ? Comme toute maison ancienne, chargée de souvenirs, elle a continué à vivre et à abriter la petite et la grande histoire de Créteil. La propriété est morcelée, et le bâtiment principal, « la maison Barriquand » est vendue à Monsieur Flechon (menuisier de son état) en 1919.

Elle va ensuite devenir la propriété de la famille de mon interlocutrice, Monique Emery.
Monique me reçoit chez elle, dans le quartier Village. Sa famille est cristolienne de longue date. Ses grands parents maternels étaient établis à Créteil depuis 1890.
Elle a gardé de nombreuses traces du passé de cette maison qui lui rappelle son enfance et m'en parle avec émotion.
C'est en 1923 qu'elle est achetée par Mademoiselle Mathioux, la grand-tante de Monique.

En 1928 les grands parents paternels de Monique héritent de la propriété. Ils y habiteront jusqu'en 1942.
Ils déménagent ensuite, mais gardent la maison qui est aménagée en plusieurs appartements où ils accueillent des locataires.

C'est ainsi que la famille De Ronne y loue un appartement au rez-de-chaussée. Le 8 octobre 1943 a lieu l'arrestation de Paul et Gaby De Ronne par la Gestapo (voir l'article de Christian Baumgarth sur la Résistance, dans le présent recueil). Une plaque commémorative apposée sur la maison garde désormais le souvenir de ce dramatique évènement. La famille de Monique apprendra plus tard, à sa grande surprise, que la maison a ainsi abrité le responsable de la section des résistants de Créteil.

En 1946-47, ce sont les parents de mon interlocutrice qui en ont la propriété, puis son frère Jacques, en 1953.
La maison sera ensuite achetée par l'hôpital intercommunal en 1960.
Monique se souvient avec nostalgie du grand parc où elle jouait, enfant, avec ses frères, de l'immense sapin qu'il a fallu abattre, du petit kiosque aujourd'hui disparu qui abritait ses secrets de fillette. A l'intérieur de ce kiosque, on pouvait encore lire des inscriptions faites par des soldats blessés hébergés ici pendant la guerre de 1914-1918.



Inauguration de la plaque en 1951.

A l'époque, la maison avait gardé en partie le charme qu'elle avait du temps de l'Abbaye.

Le 28 octobre 1951, la municipalité de Créteil procède à l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison, à l'occasion du quarante-cinquième anniversaire de la création de l'Abbaye, en présence du Maire de l'époque, Monsieur Paul Casalis.

L'après-midi, à la salle des fêtes (aujourd'hui salle Jean Cocteau), une matinée littéraire et artistique est organisée avec la participation



la commémoration d'octobre 1961



Geoges Duhamel à la Terrasse

des fondateurs de l'Abbaye, René Arcos, Georges Duhamel, Albert Gleizes et Charles Vildrac.

« Ce jour là, me raconte Monique, Monsieur Georges Duhamel était d'humeur facétieuse. S'adressant aux journalistes qui s'apprêtaient à le photographier, il les fait patienter quelques instants, ramasse une trottinette d'enfant qui se trouvait là, et prend la pose, pour le bonheur de ces messieurs !

J'ai aussi une autre anecdote, me confie Monique. Au début du siècle, ma mère, comme beaucoup de jeunes filles de l'époque, apprenait la couture chez une couturière qui se trouvait dans la rue piétonne, et se prénommait Blanche. De temps à autre, au grand émoi des jeunes apprenties, Georges Duhamel venait, dans une élégante calèche, chercher « Mademoiselle Blanche ». Le temps passa, leurs vies se séparèrent.


VILLE DE CRÉTEIL

L'invitation officielle des festivités de 1951

La maman de Monique était restée en lien avec ladite Mademoiselle Blanche. Arrive la préparation de l'inauguration de la plaque, en octobre 1951. Les parents de Monique sont invités, en tant que propriétaires de la maison. La présence de Georges Duhamel est annoncée. La mère de Monique propose à Mademoiselle Blanche d'assister à la cérémonie, et lui fait retrouver Georges Duhamel. Celui-ci lui présente son épouse, et observe malicieusement que sa vie devait être placée sous le signe de Blanche, puisque sa femme est l'actrice

Blanche Albane, rencontrée à l'occasion de la fête organisée par les membres de l'Abbaye au cours de l'été 1907 dans le parc de la maison.

Le colonel Dessailly habitait également tout près, me rappelle Monique, il était voisin de la maison de l'Abbaye, et habitait la maison juste au dessus de celle-ci, en remontant la rue du Moulin. Né à Créteil en 1919, ce capitaine, pilote de l'armée de l'air, fut conseiller municipal de 1959 à 1965. Président du comité d'entente des anciens combattants, il fut également le fondateur de la Musique de Créteil. Homme de conviction et de volonté, il est décédé en 1999.



La plaque commémorative posée en 1951

Aujourd'hui, la façade grise de la maison de l'Abbaye a perdu le charme des années d'autrefois et ses persiennes. Le parc est devenu méconnaissable. Mais certains jours, à travers les branches des vieux arbres de l'ancien parc, on croit percevoir encore l'inspiration des artistes de l'Abbaye et le courage des Résistants de Créteil.



La Maison de l'Abbaye de nos jours

A l'école d'architecture des Bleuets

Ma rencontre avec l'architecte Paul Bossard ? Elle m'a fortement marquée au début de ma carrière, me confie Bernard Darot.

Dans les années 1950, Bernard Darot commence ses études d'architecte. A l'époque, la formation à l'école des Beaux-Arts est longue quand elle alterne avec des emplois dans des agences d'architecte. L'organisation des examens rend alors possible cette alternance, sans limitation de durée globale, ce qui permet de financer les études. Bernard Darot est élève au sein de l'atelier Gromort-Arretche, le plus important des Beaux-Arts. Arretche est l'architecte de la reconstruction de Saint-Malo, sa dernière œuvre, le pont Charles de Gaulle de la gare de Lyon, a été réalisée après sa disparition.



Les Bleuets en 1974. Photo : Archives municipales Fond Locuratolo

Son premier chantier, Bernard va y participer aux Bleuets à Créteil, pendant deux ans, de 1959 à 1961, au sein de l'agence de l'architecte Paul Bossard. Ce dernier a alors une trentaine d'années. Il s'est déjà fait remarquer pour ses idées innovantes et sa forte personnalité. Le quartier des Bleuets va être sa plus importante réalisation et connaîtra un grand retentissement. En 1959 démarrent les études, puis les travaux s'étendront de 1960 à 1962.



Les Bleuets en 1974. Photo : Archives municipales Fond Locuratolo

J'ai bien plus appris auprès de lui qu'aux Beaux-Arts, précise Bernard Darot. Paul Bossard était très méticuleux, explique-t-il, il prenait en charge tous les aspects des études : esthétiques, techniques, fonctionnels, économiques : il mettait son nez partout. Avec lui, on dessinait tout le temps, avec tous les détails.

On a fait une très grande maquette du projet. Si l'on regarde bien, les bâtiments ne sont pas parallèles, mais leurs directions convergent vers un point de fuite très éloigné, ce qui accentue l'effet de perspective, effet utilisé, par exemple, sur la Place Saint Marc à Venise. Par contre, Bossard ne souhaitait pas réaliser les grandes tours, étant réticent sur l'échelle et la densité de ces bâtiments.

Avant d'être architecte, il avait fait des études techniques. Du coup, il avait chiffré lui-même le montant des travaux de construction des Bleuets. L'entreprise chargée de leur réalisation lui faisait entière confiance. Les membres de l'agence Bossard participaient au chantier : on allait couler les premiers éléments préfabriqués de façade et placer les plaques de schiste en façade des bandeaux.



Les Bleuets en 1974. Photo : Archives municipales Fond Locuratolo

Paul Bossard appliquait beaucoup d'idées originales. Par exemple, les profils des éléments préfabriqués des façades ont été conçus pour s'assembler à sec, les uns avec les autres. Le chauffage par air chaud circule par les bandeaux de façade des planchers. Le revêtement des sols est réalisé par une « pâte plastique » colorée dans la masse, coulée sur place, et lissée avant séchage.
Il vivait jour et nuit pour son métier et n'avait pas d'horaires. On travaillait chez lui, dans son appartement, rue de l'université, à Paris.

Avoir travaillé chez Bossard, confie Bernard Darot, cela vous ouvrait toutes les portes. Après Bossard, il intègre l'agence de l'architecte Claude Balick. Ce dernier est moins idéaliste, plus « hommes d'affaires », mais il a du talent et le travail est intéressant. Balick va réaliser de grandes opérations de logements, de qualité, en copropriété, avec les premiers centres commerciaux en France: Elysée 1, Elysée 2, Parly 2. Il va aussi réaliser un programme de 500 maisons individuelles à Ris-Orangis.

Bernard rejoint ensuite l'agence Louis de Marien, grand prix de Rome, un des architectes de Maine-Montparnasse.



Foyer France Terre d'Asile de Créteil
Documents : Bernard Darot

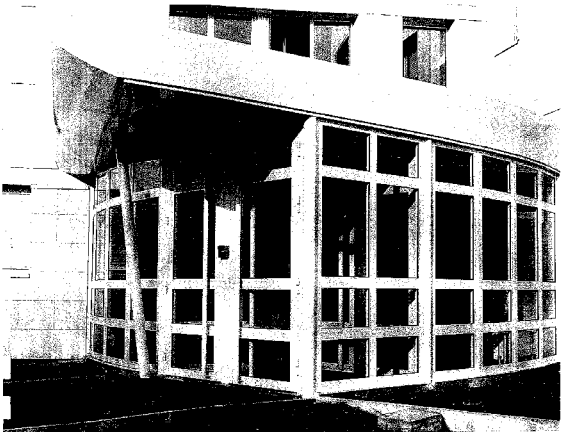
De Marien est basque, il travaille beaucoup dans le sud-ouest : Toulouse, Pau. Bernard Darot passe enfin son diplôme, puis il s'installe à son compte en 1968.

Il s'associe à Jean Caillat pour monter une agence, qui est en contact avec des associations gestionnaires de foyers de travailleurs migrants. En 1970, des incidents graves éclatent dans le bidonville de Nanterre où logent de nombreux migrants. Jacques Chaban-Delmas, alors premier ministre, décide la construction de foyers pour ces migrants. Le ministère de l'Equipement et du Logement lance une politique de modèles. Les foyers existants sont généralement des « foyers-hôtels », comme ceux de la SONACOTRA, avec les chambres en étage et tous les locaux collectifs en rez-de-chaussée. Le cabinet Caillat-Darot propose des groupements par ethnie ou affinité d'une petite communauté de travailleurs (10 à 18), en « unités de voisinage », avec chambres, cuisine réfectoire, sanitaires. Ce projet est retenu par le ministère.



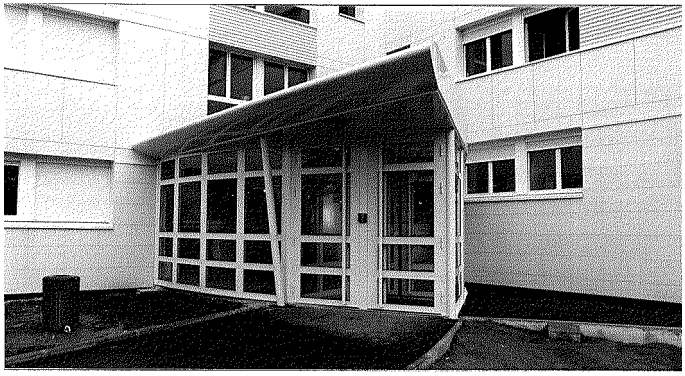
Les départements de la petite couronne sont créés, puis les offices départementaux de HLM. Jean-François Roverato est alors directeur de l'office départemental du Val-de-Marne, situé à Saint-Maur, (il partira plus tard travailler en entreprise, chez Fougerolle, puis chez Eiffage). Il a participé à la politique des modèles au ministère. Il contacte l'agence Caillat-Darot pour la construction de foyers. La procédure de l'accord préalable, qui dispense du permis de construire, sous certaines conditions, et le projet déjà défini dans le modèle agréé, raccourcissent les délais d'études et permettent de lancer rapidement quatre opérations à Choisy, Vitry, Saint-Maur et Créteil.

C'est ainsi qu'en 1974, Bernard Darot renoue avec Créteil. La construction du foyer va durer un an. Il faut régler le problème des fondations compte tenu de la nature du sous-sol. Il faut aussi tenir compte de la proximité de la voie rapide, d'autant que le bâtiment répond aux exigences du label confort acoustique. La mise en place d'une butte paysagée va permettre de masquer cette voie et d'isoler le foyer du bruit. Le rez-de-chaussée abrite les parties communes, et les «unités de voisinage» sont aménagées dans les étages. Le foyer est alors géré par l'ADEF (association pour le développement des foyers). Il est conçu pour accueillir des migrants célibataires, mais les familles affluent avec l'arrivée des « boat-people » (réfugiés en provenance du sud-est asiatique).



Foyer France Terre d'Asile de Créteil
Documents :
Bernard Darot

La gestion du foyer est alors confiée à France Terre d'Asile. En 1998 et 1999, le foyer est rénové pour mieux s'adapter à sa fonction d'accueil de demandeurs d'asile : chambres à 1, 2 ou 3 lits, service médical, salles de classe, salles de jeux, de





réunions, restaurant collectif, accès des personnes handicapées. Une artiste, Hélène Emery, est sollicitée pour décorer différentes parties du bâtiment, par exemple le hall d'entrée où la mosaïque est réalisée avec la participation de résidents.

Une rénovation intéressante mais difficile : il faut essayer de proposer des solutions pour répondre à la détresse et aux besoins de demandeurs d'origines les plus diverses.

Foyer France Terre d'Asile de Créteil
Documents : Bernard Darot

En 2006, le foyer a été baptisé du nom de Miguel Angel Estrella, pianiste argentin, militant des droits de l'homme, torturé du temps des généraux. Dix ans après sa rénovation, le foyer France Terre d'Asile de Créteil est toujours aussi actif dans l'accueil des demandeurs d'asile qui y trouvent un lieu de paix et de sécurité pour leur famille.



Le foyer « France Terre d'Asile » de Créteil est présenté dans le carnet de voyages cristoliens n° 7 édité par la Direction de la Culture en 2008.



La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération
« Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000,
en collaboration avec de nombreux partenaires.

« Créteil se raconte » remercie chaleureusement toutes celles et ceux
qui ont bien voulu apporter leurs témoignages,
Christian Baumgarth, Jean-Claude Chavignaud, René Courbaize, Bernard Darot,
Simone Doucet-Degalet, Monique Emery, Madame Goujon

ainsi que Françoise Wyss
pour sa collaboration à ce numéro,
et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous voulez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville - Place Salvador Allende - 94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 58 43 38 15
ou : 01 58 43 38 01
E-mail : christiane.belert@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :
22, rue de Mesly
94000 Créteil
Téléphone : 01 42 07 52 52
Fax : 01 42 07 52 29
E-mail : bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr



Réalisation :
Direction de la Culture
Rédaction :
Christiane Bélert
Mise en page et Impression :
Imprimerie Municipale